

Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen
Herausgeber: Bund Schweizer Architekten
Band: 69 (1982)
Heft: 4: Wohnbau in der Agglomeration

Rubrik: Lettre = Leserbriefe

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lettre

A propos de l'exposition Pro Helvetia – mars 82

(Werk, Bauen + Wohnen 6/81)

Je considère cette exposition un peu comme une manifestation de cet «architecturisme» dont se nourrissent tous les narcisses de la profession. Il est à l'architecture ce que le culturisme est à l'athlétisme: un exercice pour paraître, en regard d'une discipline qui incite à se surpasser. Et pourtant: «qui veut paraître ne peut être» écrivait Shakespeare.

Une telle exposition est aussi l'expression de l'autosatisfaction d'un certain nombre d'«architectocrates» qui non seulement croient tenir la Vérité, mais prétendent encore l'imposer aux autres. Ils ne cherchent plus car ils ont trouvé.

Or, de même que l'art de bâtir c'est repenser chaque fois la construction, l'art de l'architecte consiste à remettre en question l'architecture. Cette exposition n'incite pas à cette réflexion. Elle ne remet rien en cause, mais cherche à imposer des formes ou plutôt à provoquer une sorte de néo-formalisme. Ce dernier comme tout autre consiste à mettre l'image en évidence au détriment des réalités.

L'architecture n'existe qu'à l'échelle grandeur nature. Le reste – à savoir les dessins, maquettes et photos – n'est que fiction.

Le Vrai dans cet art est physique et vivant. L'homme le fréquente ou l'habite. Une exposition peut tenter de traduire ce logicisme. Mais celle qui nous est ici présentée n'y parvient guère. Elle n'atteint pas même le niveau des images d'Epinal qui, à défaut d'exprimer la profondeur d'une réflexion, ont au moins la vertu de la poésie.

Je m'élève très vigoureusement contre le culturisme d'architectes dont cette exposition est le témoin. J'invite les jeunes – et notamment les étudiants en architecture – à se garder de la mode mercantile qui sévit actuellement et qui consiste à faire le commerce des dessins d'architectes. Car, si parfois soient-ils, ils ne valent que s'ils sont réalisés et seulement en regard de cette concrétisation tangible. A défaut, ils ne sont qu'une fiction, nécessaire mais insuffisante parce qu'incomplète.

L'on peut, à la limite, considérer que l'architecture n'est que décor; mais elle ne se borne pas à l'image de ce dernier.

René Koechlin, arch. F. A. S. Genève

Construction de logements

Espace public – espace collectif – espace privé dans les habitations collec- tives en Suisse romande

Une étude qui fait partie d'un projet de recherche financé par le Fonds National Suisse de Recherche Scientifique sur Les Espaces de Transition dans l'environnement construit, crédit accordé à MM. les Professeurs Peter von Meiss et Rémy Droz, de Roderick J. Lawrence.

Introduction

L'intention de ce chapitre est de résumer et de présenter une synthèse d'une étude concernant une typologie des espaces de transition dans les logements collectifs ouvriers construits en Suisse romande de 1850 à 1970, en tenant compte du point de vue socio-historique.

Nous avons étudié ce sujet dans le but de mieux rendre compte des relations entre les caractéristiques physiques des espaces de transition et leurs types prédominants selon l'époque de construction et selon des contextes urbains différents.

Cette étude a été limitée aux logements d'une classe sociale économiquement faible dans trois villes de Suisse romande: Genève, Fribourg et Le Locle.

Pour ce faire, nous avons effectué d'une part une étude générale de la documentation à disposition (plans des bâtiments, descriptions dans les rapports officiels et dans diverses publications) et, d'autre part, une analyse détaillée des logements collectifs locatifs dans les trois villes. En résumé, l'analyse suit le schéma suivant:

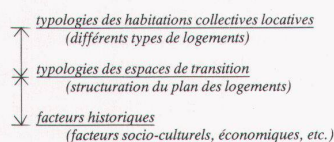


Fig. 1.1: Le schéma de l'étude.

Tout au long de ce travail on se réfère aux espaces de transition par le biais d'une analyse des différents types d'habitat collectif. Ainsi, la forme spatiale et l'usage reconnu aux espaces de transition dans chaque type d'habitation sont analysés selon le schéma ci-dessus. Ceci permet

d'apprécier comment un groupe social exprime les propriétés de l'espace habité en fonction de sa forme, de sa signification et de son usage dans la vie quotidienne.

Approche

La démarche de la recherche doit inclure des considérations historiques et ethnographiques, étant donné que l'environnement construit et le comportement humain font partie d'un contexte socio-culturel qui évolue. En conséquence, l'analyse de la relation homme-environnement doit prendre en considération les événements qui ont une signification spécifique par rapport au temps et au lieu.

Ainsi l'analyse des habitations collectives locatives ne saurait se réduire à un catalogue des modèles ou à la description de l'évolution d'un seul type. Il s'agit plutôt d'une analyse typologique tenant compte de l'époque de construction, de la situation urbaine et de la classe socio-économique des habitants.

Vers une typologie spatiale

Nous avons utilisé une description de la relation entre les espaces, définie par les six catégories élaborées par Hillier et Leaman¹ mentionnées dans l'introduction de ce rapport. Ces catégories spatiales sont définies par le caractère physique des relations existant entre les espaces.

L'analyse d'une vingtaine de plans de logements collectifs construits dans chacune des trois villes a montré les genres de liaisons entre les domaines public et privé (surtout la perméabilité, la position relative et l'enfilade d'espaces).

Cependant, par elles-mêmes ces variables sont insuffisantes pour rendre compte de la signification des espaces selon leur utilisation.

Signification de l'espace par l'étude des règlements d'usage

L'environnement construit en soi ne constitue qu'un potentiel, car beaucoup de comportements y sont réalisables. L'environnement construit vécu, par contre, perd cette capacité étant donné qu'il résulte de l'expérience individuelle. Il s'ensuit que l'utilisation attribuée «a priori» aux espaces de transition et l'utilisation réelle ne peuvent pas être étudiées à l'aide de plans de construction seulement.

Etant donné qu'il n'existe

pratiquement aucune information, à part les plans conservés dans les archives, on ne peut donc parler que de l'usage qu'on pense avoir été attribué à ces espaces.

Une source d'information précise, bien que modeste, sont les règlements de maisons et usages locaux. Les plus anciens que nous avons trouvés furent publiés en 1892 à Lausanne par l'avocat André Schnetzler et en 1893 à Genève par La Société des Régisseurs, mais il n'y a aucune indication que ces documents aient été les premiers du genre.

Une analyse de ces documents a montré que les exigences concernant les espaces communautaires (spécifiquement les espaces intérieurs au rez, l'escalier, le palier et l'ascenseur) et les espaces familiaux privés (spécifiquement le balcon, la cuisine et la salle de bains) sont assez explicites. L'ordre et la propreté sont soulignés par ces règlements.

Au début du siècle, avant l'avènement de l'ascenseur dans ce type d'immeuble et alors que l'escalier et le palier étaient encore des espaces communautaires, il était strictement interdit d'utiliser ces lieux pour des fonctions privées. Néanmoins, chaque locataire avait le devoir de maintenir propre le palier devant sa porte d'entrée. L'introduction du règlement de maison indique que les locataires avaient tendance à étendre leur territoire privé au-delà de la porte d'entrée de l'appartement et qu'il fallait les en empêcher.

Le vestibule de l'appartement

D'après ces remarques sommaires de l'intention et l'approche de cette étude, voici comme exemple les facteurs que nous avons essayé de trouver dans la documentation concernant le vestibule de chaque immeuble locatif inclus dans cette étude.

Classification

Nom donné à l'entrée: hall, vestibule, porte principale, porte de service, corridor, allée.

Cohabitation par étage: commun d'appartements par palier.

Emplacement du vestibule

Orientation: «le devant» ou «l'arrière» comme la bonne façade; vue, ensoleillement; entrée depuis la rue, le jardin ou le parking; délimitation de l'espace public et de l'espace privé, liaison entre l'espace dedans et dehors.

Destination de l'usage

Contexte juridique: la différenciation privé/communautaire/pu-

Leserbriefe

Zum Artikel «Wettbewerb in der Basler Altstadt»

(Werk, Bauen+Wohnen Nr. 3/82)

Lange befand sich in der Spalenvorstadt in Basel eine Baulücke. Sie ist auch heute noch. Mittlerweile ist sie allerdings berühmt geworden. Im Rahmen der europäischen Stadterneuerungskampagne fand 1981 ein gesamtschweizerischer Architekturwettbewerb statt.

Aufgabe war, diese Lücke mit einem Haus zu schliessen, das, aus dem Wettbewerbsprogramm zitiert, unter anderem «die Qualität der städtischen Umwelt verbessert, einen positiven Beitrag zum Thema heutigen Bauens in historisch wertvoller Umgebung leistet, dokumentiert, dass der Schutz wertvoller Bausubstanz auch im ständigen Bemühen um die Erhaltung ihrer Vitalität und Gesamtqualität besteht, die historischen Stadtteile einer steten Erneuerung bedürfen» und last, but not least «dem kulturellen Erbe der gebührenden Respekt gezollt wird».

Was immer diese komplizierte und vieldeutige Zielsetzung für den einzelnen konkret bedeutet haben mag, zeigten die 137 eingereichten und im besonderen die neun durch die Jury prämierten und angekauften Projekte. Diesen neun gemeinsam ist, dass es aussergewöhnliche und zum Teil ausgeflippte und effektvolle Würfe mit oft überdurchschnittlichen formalen Qualitäten sind. Man konnte sich jedoch des Eindruckes nicht erwehren, dass diese Qualitäten auf einem iterativen Entwurfsprozess zwischen modischen und beliebten Formen und Zitaten und hiezu denkbaren, aber weder verlangten noch auch wirklich notwendigen Nutzungen beruhte. Die Problematik wurde verdünnt, um sich grössere formalgestalterische Freiheiten zu ergattern. Der spaltenvorstädtische Alltag scheint indessen links liegen gelassen worden zu sein: verglaste und verlinkerte Fassaden, stumpf- und spitzwinklig ineinanderlaufende Mauerscheiben, vorgehängte Metallnetze, alle Arten von Nischen, Erkern, Türmen und Toren, dramatische Durchfahrten und Dächer und, etwas altbacken, aus formalistischen Gründen durchlaufende Traufen, zu deren Gunsten auf ganze Geschosse verzichtet wurde, etc., etc., unter, hinter und in denen sich

im allgemeinen Ateliers, Theater, Gross- und Kleinraumbüros, Einzimmerwohnungen und ähnliche luxuriöse Nutzungen befanden. Dass hier die ganze Palette sogenannter postmoderner Errungenschaften präsentiert würde, war eigentlich anzunehmen.

Die Spalenvorstadt selbst weist architektonisch nichts Überdurchschnittliches, Aussergewöhnliches oder Effektvolles auf. Sie ist ein Ensemble gewöhnlicher Häuser mit einem ebenso gewöhnlichen Alltag. Ihr Äusseres ist zurückhaltend und bescheiden. Je nach Stilepoche und Öffentlichkeitsgrad sind diese Häuser aber mehr oder weniger geschmückt. Intellectuelles und Akademisches fehlt jedoch gänzlich, obwohl die Architektur jener Zeit kaum um Impoisanteres verlegen gewesen wäre. Die Frage, weshalb dies so ist und weshalb die Spalenvorstadt 11 nicht ein ähnlich gewöhnliches Haus sein sollte oder sogar sein müsste, darf deshalb gestellt und die Behauptung gewagt werden, dass «L'art pour l'art», wie gezeigt wurde, in diesem Kontext Luxus und damit irrelevant ist: Es gibt Situationen, in denen «sehr Gutes, Überdurchschnittliches, Effektvolles und Aussergewöhnliches» nicht gefragt ist, weil es nicht am Platze wäre, und «Gutes, Durchschnittliches und Gewöhnliches» eben durchaus genügt. Natürlich würde damit das Entwerfen und Präsentieren ebenso unattraktiv wie diese Häuser selbst, denn Kreativität und Originalität würden sich an einigen Details wie beispielsweise Verputzstruktur, Farbgebung, Fenster- und Türgestalt und -anordnung u.ä. erschöpfen, und hart am Banalen, Anpasserischen und Gesichtslosen vorbei gälte es, das sogenannte «Zeitgemässe» zu suchen. Wahrlich keine Sensation. Im übrigen aber eine nicht minder wettbewerbswürdige Aufgabe. Architekten, die unter widrigen Marktumständen arbeiten und sich ästhetische Purzelbäume weder leisten können noch wollen, wären vielleicht dankbar für gute Lösungen gewöhnlicher Häuser in historischer Umgebung.

Was Juroren heute als «qualitativ hochstehend» erscheint, die «Vitalität der Altstadt fördert und dem kulturellen Erbe gebührenden Respekt zollt» etc., kann morgen vielleicht schon eine Torheit sein. Man stelle sich immerhin vor, was vor 20 Jahren in diesem Sinne an Sichtbetonfassaden, Fensterbändern, ausragenden Blumentrögen Einz-

artiges prämiert wurde und heute als barer Unsinn empfunden wird. «Modisches» mit «Zeitgemäsem» gleichzusetzen ist sicher in historischer Umgebung kaum ratsam.

Nach dieser Veranstaltung in Basel könnte man annehmen, dass die Baulücke Spalenvorstadt 11 etwas Einmaliges sei und dass der Architekt, in dieser Annahme, sich deshalb einmal und einzigartig zu verhalten habe. Einmalig ist aber nicht die Lücke, sondern nur der Wettbewerb. Was aber, wenn im Sinne einer «stetigen Erneuerung der historischen Bausubstanz» (was immer diese zweideutige Aussage heissen mag) zu einem späteren Zeitpunkt eine zweite, dann eine dritte und dann weitere solche Baulücken gefüllt werden sollten? Beispielsweise eine Lücke Spalenvorstadt 9. Wie sollte sich der Architekt dann verhalten? Wie sollte er sich dann auf das sogenannte «kulturelle Erbe» und im besonderen auch auf die ehemals postmoderne Nachbarschaft von 1981 beziehen? Es wäre ja doch wohl kaum verboten, ähnlich virtuos und modebewusst, aber natürlich unter den Bedingungen des Marktes, fortzufahren. Armes «kulturelles Erbe». Es ist zu befürchten, dass man mit neuen Moden vom Regen in die Traufe gerät. Was die Moderne in der Umgebung historischer Bauten nicht konnte, wird vermutlich auch die «Postmoderne» nicht können.

Weshalb also an der Spalenvorstadt 11 oder sonstwo in historischer Umgebung nicht einfach ein gewöhnliches Haus dazubauen? Die Leute, die Posters, die Schriften, die Reklamen und Farben, die Patina, die vielen belanglosen Details und alles, was sonst noch dazukommt, würden ihm bestimmt Leben genug einhauchen. Dies ist wohl nicht auch noch Sache des Designers. Die Arbeit des Architekten bestünde lediglich darin, dieses einfache und gewöhnliche Haus möglichst gut zu machen.

M. Stampfli, dipl. Arch. ETH/SIA, Künsnacht

Aus Anlass der Ausstellung Pro Helvetia – März 82

(Werk, Bauen+Wohnen 6/81)

Ich betrachte diese Ausstellung als eine Art Veranstaltung, die jenen «Architekturismus» zum Thema hat, an dem sich der eitle Angehörige dieser Berufsgattung erlaben kann. Was dieser für die Architektur darstellt, ist das Bodybuilding für die Athletik: ein Mehr-scheinen-Wollen; dies in einem Fach, das ohnehin schon dazu neigt, über die Mittel zu gehen. Schon Shakespeare hatte schliesslich von der Unverträglichkeit zwischen Schein und Sein gesprochen.

Eine solche Ausstellung ist auch Ausdruck der Selbstzufriedenheit einiger «Architektokraten», die sich nicht nur im Alleinbesitz der Wahrheit wägen, sondern diese auch den andern aufzwingen wollen. Sie brauchen nicht mehr zu suchen, denn sie sind bereits am Ziel.

Nun, ebenso wie die Kunst des Bauens darin besteht, das Bauwerk immer wieder neu zu überdenken, ist die Kunst des Architekten dazu bestimmt, die Architektur unablässig und immer wieder von neuem in Frage zu stellen.

Diese Ausstellung indessen scheint nicht zu solchen Überlegungen anzuregen. Nichts wird darin in Frage gestellt, vielmehr versucht sie, gewisse Formen durchzusetzen oder, anders ausgedrückt, einen gewissen neuen Formalismus auszulösen. Letzterer besteht wie jeder Formalismus darin, anstelle der Wirklichkeit ein Scheinbild in den Vordergrund zu stellen.

Architektur gibt es aber nur in Naturgrösse. Das übrige, das heisst Zeichenentwurf, Modell und Fotos, bleibt Fiktion.

Das echte in dieser Kunst ist fassbar und lebendig. Es wird vom Menschen benutzt bzw. bewohnt. Eine Ausstellung kann versuchen, diesen inneren Zusammenhang aufzuzeigen. Dies ist jedoch im vorliegenden Falle kaum gelungen. Die Ausstellung erreicht nicht einmal das Niveau der Bilder von Epinal, denen man, wenn sie auch der Tiefe eines grundsätzlichen Gedankenganges entbehren, zumindest die Tugend der Poesie nicht absprechen kann.

Ich wehre mich entschieden gegen die in dieser Ausstellung aufgezeigten übersteigerten Formen der Architektur. Ich ersuche die jungen Architekten – und vor allem auch die Architekturstudenten – sich vor die-

ser momentan vorherrschenden Sitte der Krämerei in acht zu nehmen, die nur darin besteht, mit den Architekturzeichnungen Geschäfte zu machen. Denn letztere, so vollkommen sie auch sein mögen, taugen nur dann etwas, wenn sie verwirklicht werden, und zwar ausschliesslich im Hinblick auf diese Konkretisierung. Andernfalls bleiben diese auf der Stufe der Fiktion, die zwar notwendig, aber unvollständig und damit ungenügend ist.

Man könnte im äussersten Falle dafürhalten, dass die Architektur nur Zierrahmen ist, doch lässt sie sich nicht nur auf diese Vorstellung beschränken.

René Koechlin,
Architekt BSA, Genf

Fachmesse

Die Energie 82 – eine neue Messeform

Aufgrund der im letzten Jahr erstmals erfolgreich durchgeführten Energiesparmesse findet nun die 2. Schweizerische Fachmesse für Alternativenenergie und Spartechnik, die Energie 82, vom 22. bis 26. September 1982 in der Eulachhalle Winterthur statt.

Gemäss Angaben der Organisatoren ist das Neue an dieser Messe, dass die Firmen, die daran teilnehmen, ihre Produkte einer Selektionierung durch strenge fachliche Zulassungskriterien unterwerfen müssen.

Eine Prüfung von Produkten durch konsumentenfreundliche Kriterien, die dem Besucher Vergleiche ermöglichen und ihn vor unseriösen Angeboten schützen soll, stellen eine Neuigkeit bei schweizerischen Messen dar. Von Fachleuten wird dieses Konzept als zukunftsweisend bezeichnet.

Die Energie 82 versteht sich als Ergänzung zu den grossen herkömmlichen Produkteschauen. Sie will dem konkret an Energieeinsparung Interessierten durch ein vorgeprüftes und limitiertes Angebot einen repräsentativen Überblick über die neuesten Entwicklungen im Energiebereich der Haus- und Bautechnik ermöglichen.

Weitere Auskünfte sind im Messesekretariat, Telefon (01) 52 00 88, erhältlich.

Messe

14. Kunst- und Antiquitätenmesse Hannover

«Keramik der Gegenwart»

Zeitgenössische Arbeiten von Künstlern aus zehn Nationen zum erstenmal auf einer Kunst- und Antiquitätenmesse

Kunstgegenstände von der Antike bis zur Moderne stehen im Mittelpunkt der 14. Kunst- und Antiquitätenmesse Hannover-Herrenhausen vom 7. bis 12. Mai 1982. Zum erstenmal auf einer Kunst- und Antiquitätenmesse wird mit der Sonderschau «Keramik der Gegenwart» eine aktuelle zeitgenössische Kunstrichtung erschlossen. Auch hier sind, wie bei der Sonderschau «Glas der Gegenwart» (1980) über Deutschland hinausreichende Impulse zu erwarten.

Freude an der Form und Spontaneität bestimmen meistens die ersten Keramikäufe. Doch dann kommt der Zeitpunkt der Entscheidung, ob man weiter bei «Pöten» bleibt oder den Blick auf Künstler lenkt, die aus Ton Zeitströmungen modellieren. Hier setzt die Sonderschau an. Sie wird Freunden der Keramik die Orientierung bieten, die ihnen bislang fehlte.

Erstmals ist in Herrenhausen der Vergleich zwischen dem deutschen Keramikschaffen und zeitgenössischen Arbeiten aus dem Ausland möglich. 22 bedeutende deutsche Keramikünstler und 13 ausländische Gäste aus Frankreich, England, Österreich, Belgien, der Schweiz, Italien, Ungarn, Schweden und Dänemark stellen aus.

Diese Künstler zählen zur kleinen, bei uns kaum bekannten Spitzengruppe ihres Landes – Carlo Zauli aus Italien beispielsweise oder Fance Franck, eine Amerikanerin aus Paris.

Dabei wird der Betrachter die Entdeckung machen, dass im Ausland in den letzten 30 Jahren andere künstlerische Ausdrucksmöglichkeiten entstanden sind als bei uns. Sehr viele freie Arbeiten gehören dazu, skurrile Gefässe ohne Funktion, die nur der Freude des Anschauens dienen.

Dieser Querschnitt durch das zurzeit gültige Keramikschaffen macht den Kunstfreund mit der Vielfalt bekannt. Den beginnenden Sammler lehrt sie sehen und Qualität erkennen. In der Sonderschau kann

er sich am weltweiten positiven Beispiel orientieren, um dann für sich persönlich Position zu beziehen.

Die Sonderschau entstand unter der verantwortlichen Leitung von Dr. Ekkart Klinge vom Hetjens-Museum in Düsseldorf, der besonders auf dem Gebiet der zeitgenössischen Keramik über profundes Wissen verfügt und Kontakte zu Künstlern im In- und Ausland pflegt.

Das Hetjens-Museum ist das einzige Museum Deutschlands, das als Sammelgebiet künstlerisch gestaltete Keramik und Gebrauchskeramik aus allen Zeiten und von allen Völkern aufweist.

Die 14. Kunst- und Antiquitätenmesse Hannover-Herrenhausen findet statt vom 7. bis 12. Mai 1982. Täglich geöffnet von 11 bis 20 Uhr.

Exposition

La villa Laurentine et l'invention de la villa romaine

Projets anciens et contemporains pour la villa de Pline le Jeune

La villa Laurentine décrite par Pline le Jeune a compté parmi les principales images rêvées de l'histoire de l'architecture antique et suscitée dès le XVII^e et jusqu'au début du XX^e siècle de nombreux projets qui visaient non seulement à la restitution et à la virtuosité, mais étaient l'occasion d'autant de manifestes architecturaux.

L'Institut Français d'Architecture a renoué avec la tradition de

ce concours d'émulation en invitant quelques artistes, architectes, archéologues à y prendre part.

L'objet de cet exercice, en soi académique, est de s'appuyer sur un défi toujours stimulant pour l'esprit – restituer un édifice d'après sa description – pour interroger l'origine et le fondement des éléments de l'architecture et de la décoration.

L'exposition présente le résultat de cette consultation européenne: on y verra entre autres des projets de Jean-Pierre Adam, Léon Krier, Bernard Huet, Alberto Ustarroz, David Bigelman... et elle donnera un aperçu des principales restitutions antérieures, celles de Scamozzi, Felibien, Schinkel, Soane...

Un ouvrage accompagne l'exposition: il traite de l'invention de la villa romaine, donne différentes restitutions historiques et les projets contemporains réalisés pour le concours lancé par l'Institut Français d'Architecture.

Date: du 25 mai au 19 juin 1982. Lieu de présentation: Institut Français d'Architecture, 6, rue de Tournon, 75006 Paris, Ancienne Galerie. Jours et heures d'ouverture: du mardi au samedi, de 12 h 30 à 19 h, entrée libre; visite-conférence: tous les mardis, jeudis et samedis à 17 h 30.



Léon Krier, projet pour la villa de Pline, 1982